

ROCK & FOLK

HORS-SERIE N° 30

DECEMBRE 2014 - JANVIER 2015 / 9,90 €

BEL 10,90 € / CH 16,00 FS / LUX 10,90 € / PORTUGAL CONT 10,90 € / CAN 16,80 \$ CAN / ITA 10,90 € / DOM 10,90 € / N CAL (A) 2720 XPF
N CAL (S) 1540 XPF / POL (A) 2990 XPF / POL (S) 1660 XPF / GRE 10,90 € / MAR 120 MAD

555

DISQUES

1954-2014
soixante ans de rock'n'roll

Editions
Lamivère

L 19374 - 30 H - F: 9,90 € - RD





Suicide

"SUICIDE"

RED STAR

1977 Losers patentés, fantômes d'humanité, Alan Vega et Martin Rev hantent le downtown new-yorkais mid-seventies (la ville basse), Village, Bowery, Lower East Side et leur légion de clubs sordides en pleine effervescence décadente et proto-punk. Deux semi-closos, foutus comme l'as de pique (cuir lie de vin, larges lunettes de soleil, improbable béret), traînant leurs guêtres dans les bas-fonds d'une ville dont ils connaissent chaque ruelle, survivant à coups de combines et de *tuyau en or* dans la quatrième course du Saint-Cloud local, bricolant, entre deux bookmakers, un fanzine qui mélange pronostics hippiques et pornographie gynécologique, tirant accessoirement quelques compositions minimales d'un orgue Farfisa dégingué qu'ils sont trop fauchés pour faire réparer. Baptisé Suicide "parce que si on s'était appelé Vie, personne ne serait venu nous voir", ils donnent à l'occasion quelques concerts. En gros, Martin Rev tripote les boutons d'un appareillage préhistorique pendant qu'Alan Vega, assis ou debout selon l'inspiration, martyrise un micro sur lequel il frappe, crache et chante quand il y pense. Bien souvent, après avoir lâché une bordée d'insultes et de sifflements insupportables, Alan et Martin quittent brusquement la scène sans un regard pour le public atterré. En 1977, ils enregistrent sur le tard — le duo existe depuis 1971 — ce disque séminale dont on dira qu'il est *genèse et fin du monde rock confondus*. Fin du monde rock parce qu'il tranche dans le vif, charcuté la colonne vertébrale mélodique pour n'en conserver que deux ou trois accords décharnés, répétés en boucle par un orgue synthétique et brouillé par d'étranges *bip bip* qu'on jurerait échappés d'un jeu électronique de l'ère primaire, Vega à l'annonçant par-dessus, un phrasé pré-rap fait de cris d'extase et de douleur, hurlements rendus plus insupportables encore par un écho sorti d'on ne sait où. Genèse, parce qu'il est aujourd'hui impossible de recenser les groupes, et des plus *commerciaux*, qui pillèrent Suicide. La musique industrielle, la cold wave, la techno, voire le hip hop, prennent source dans le minimalisme électronique de Suicide. Cet album, toujours pratiquement inabordable (magnifiquement réédité avec un CD bonus), ouvre au rock des horizons insoupçonnés, osant couvrir en son sein l'une des plus déchirantes chansons d'amour jamais écrites : "Cheree".

ALEXIS BERNIER



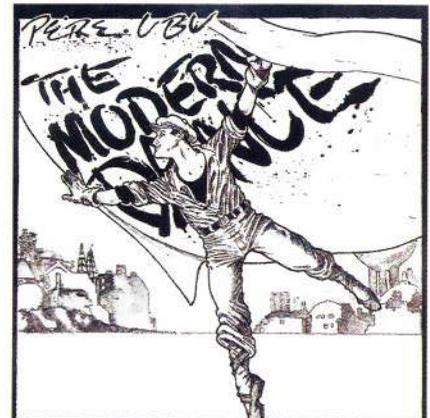
Wire

"PINK FLAG"

HARVEST

1977 Ils ont beau être des enfants du punk — trois d'entre eux n'ont jamais touché un instrument lorsqu'ils forment Wire à l'automne 1976 — ils sont différents. Peut-être parce que Bruce Gilbert (guitare) fait figure de vétéran du haut de ses 30 ans. Artiste peintre, ce dernier travaille, pour boucler ses fins de mois, à l'école des Beaux-Arts de Watford. C'est là qu'il rencontre l'étudiant Colin Newman (chant, guitare) et que les deux hommes se découvrent des centres d'intérêt communs : Brian Eno, la technique du cut-up ou le surréalisme. Rejoints par le batteur Robert Grey (*alias* Gotobed), le bassiste Graham Lewis et le guitariste George Gill (rapidement congédié, à cause d'un penchant gênant pour les solos), le groupe flirte bien avec la scène qui met sens dessus dessous la Grande-Bretagne mais sa musique offre une autre dimension. Frappés du sceau du minimalisme, les morceaux font une chasse sans pitié au superflu. Alors, Wire signe des chansons où prédomine un sentiment d'urgence, en équilibre entre dissonances mélodiques et inflexions pop, entre stridences soniques et puissance rythmique. Signé en 1977 par Harvest (la major spécialiste en... musique progressive), le groupe réalise son premier album dès l'automne. Alors seul musicien *aguerri*, Newman en est le principal compositeur tandis que le groupe applique derechef les principes de sa philosophie : enregistrer tous ses morceaux comme pour mieux s'en débarrasser et continuer d'avancer. Produit par Mike Thorne, "Pink Flag" (clin d'œil au voisin de label Pink Floyd) fait figure d'ovni dans le paysage musical britannique. Fort de ses vingt-et-un titres, oscillant entre... vingt-huit secondes et quatre minutes, naviguant entre obscurité menaçante et puissance électrisante, ce disque est un uppercut musical. Mais c'est aussi son éclectisme qui captive, de l'évidence power pop de "Ex-Lion Tamer" et "Mannequin" à l'énergie froide de "Mr Suit" ou du fameux "12 X U" (matrices de la scène hardcore américaine), sans oublier le riff obsédant et la boîte à rythmes bancal de "Three Girl Rumba" (déaliqués en 1994 par Elastica sur "Connection"). En une demi-heure, "Pink Flag" jette ainsi les bases d'un punk rock arty, auquel certains accoleront quelques mois plus tard le préfixe *post*. Mais Wire, qui passera vite au rang d'influence majeure, sera déjà ailleurs.

CHRISTOPHE BASTERRA



Pere Ubu

"THE MODERN DANCE"

BLANK

1978 Pete Townshend plaignait grandement tout individu doté d'intelligence qui pourrait vivre dans le Midwest : entouré de bêtise crasse, ces derniers risquaient de se prendre pour les rois du monde, devenir des Supermen dans un verre d'eau. Pere Ubu vient de Cleveland (Ohio), l'une des villes ayant déposé le bilan après la crise des sub-primes. Le groupe naît du schisme des Rocket From The Tombs, dont une partie fondera les débiliteurs Dead Boys, pendant que l'autre boutonnera la chemise chez Pere Ubu. Ubu roi donc, car au royaume des aveugles... Rapidement, le groupe sort l'inquiétant single "30 Seconds Over Tokyo", suivi quelques mois plus tard par "Final Solution". Nom venant de Jarry, en référence à l'holocauste et à la bombe H par single, groupe contenant plus de quatre membres : l'on a forcément affaire à un groupe d'avant-garde. Oui, Pere Ubu connaît son rock allemand sur le bout des doigts et adore inclure un moment *free experimental* au milieu de ses chansons. Une démarche non conventionnelle dans l'Ohio de l'époque. Puis, Pere Ubu possède autre chose de hors norme : David Thomas, son leader inouï. Sorte de Tony Soprano ayant perdu le contrôle de ses avant-bras, la mise au premier plan de ce gros bonhomme à la voix de Bryan Ferry fait de Pere Ubu le premier groupe au look *nerd*. À force de concerts et de singles, le groupe attire l'oreille encore valide de Cliff Burnstein, futur manager de Metallica. Ce dernier convainc Mercury de fonder un label pour accueillir "The Modern Dance", qui sortira ainsi sur le très éphémère Blank Records. Beaucoup ont vu en "The Modern Dance" la naissance de la musique industrielle. Il est vrai qu'Allen Ravenstein bastonne les chansons d'un tas de sons, de l'alarme de début de disque aux éclats de bouteilles sur le sol du studio, sans oublier tous ces étranges bruits de décompression de machine. Son esthétique de déconstruction mise à part, Pere Ubu fait incroyablement penser à Roxy Music, sans la décadence glam. Le Rhodes de "The Modern Dance", le saxophone de "Laughing", le reggae branque de "Humor Me", autant de détails invoquant le premier gang d'Eno. Puis, soudainement, le groupe casse le moule et se retrouve dans ce camp *no wave*, arythmique et dissonant. Malgré son inventivité, Pere Ubu n'a jamais obtenu la reconnaissance d'un Talking Heads. Pourtant, dans la guerre des David, Thomas n'a rien à envier à Byrne.

THOMAS E. FLORIN